

Alain
Le Ninèze

SATOR

L'énigme
du carré magique

roman historique

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Rome et Jérusalem, 62-67 après J.-C.

Trente ans après Ponce Pilate, Lucius Albinus est procureur de la province de Judée. A la demande de son oncle, Balbus Pison, sénateur romain secrètement converti au christianisme, Albinus entreprend de déchiffrer le cryptogramme sacré qui sert de signe de ralliement aux premiers chrétiens persécutés par Néron. L'enquête qu'il mène en Palestine le conduit à rencontrer les derniers témoins encore vivants du procès et de la mort de Jésus. En même temps, la révolte gronde en Judée contre l'occupant romain. Le procureur est entraîné, malgré lui, dans la tourmente de la première insurrection juive qui aboutira en 67 à la libération éphémère de Jérusalem. De l'autre côté de la Méditerranée, à Rome, Balbus se mêle à un complot contre Néron. Il tente de pousser les chrétiens à se soulever contre l'empereur sanguinaire qui a pris à ses yeux le visage hideux de la Bête...

Le cryptogramme évoqué dans le manuscrit d'Albinus a été exhumé des ruines de Pompéi en 1936 et daté de 62 après J.-C. Connu depuis l'Antiquité par des inscriptions plus tardives découvertes en divers lieux du monde chrétien, ce mystérieux carré de lettres, appelé "carré Sator", n'a jamais pu être déchiffré. Le récit de Lucius Albinus jette une lumière nouvelle sur cette énigme de l'archéologie chrétienne.

ALAIN LE NINÈZE

Agrégé de lettres classiques, Alain Le Ninèze enseigne le français et les langues anciennes à Paris. Il a publié plusieurs essais et romans.

DU MÊME AUTEUR

L'AMOUR, FOU, Autrement, 2004.
LA PETITE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, Le Seuil, 2006.

Edition préparée sous la direction
de Aude Gros de Beler

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-00387-6

ALAIN LE NINÈZE

Sator

L'ÉNIGME DU CARRÉ MAGIQUE

roman historique

ACTES SUD

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

C'est par hasard que la chronique de Lucius Albinus s'est retrouvée entre mes mains. Personne, apparemment, ne s'était intéressé à ce manuscrit latin qui avait dormi pendant des siècles dans une réserve de la Bibliothèque Vaticane. Aucun chercheur n'avait cru bon de le traduire. Son existence avait été oubliée.

Lucius Albinus, il est vrai, est un personnage obscur de l'histoire. Flavius Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, ne lui consacre que quelques lignes. Procurateur romain de Judée dans les années 62-65, Albinus assista aux prémices de la guerre de libération qui commença en 66 pour s'achever en 70, lorsque Jérusalem insurgée tomba aux mains des légions de Titus. A ce titre, sa chronique est d'un intérêt historique évident.

L'œuvre de Lucius Albinus fournit aussi des informations sur les tout premiers temps du christianisme à Jérusalem et en Italie, à une époque où vivaient encore des hommes qui avaient été les contemporains de Jésus. Eu égard aux zones d'ombre qui persistent dans la connaissance de cette période, inutile de dire combien ce témoignage est précieux.

Il m'a fallu deux ans pour traduire ce manuscrit. J'ai cru bon d'accompagner ma traduction de quelques notes destinées à éclairer certains

points d'histoire ou d'archéologie. Pour le reste, je me suis abstenu de tout commentaire. Je me suis effacé derrière le texte. Car cette traduction m'a réservé de nombreuses surprises, parmi lesquelles la solution apportée à cette célèbre énigme de l'archéologie chrétienne que l'historien Jérôme Carcopino appelle "l'énigme du carré magique". Aujourd'hui encore, alors que mon travail est achevé, bien des choses me paraissent mystérieuses dans la chronique du procureur Albinus. Je laisse au lecteur le soin d'en juger.

En ce jour des ides de février de la dixième année du règne de Néron*, cela fait deux ans que je suis arrivé en Palestine. Deux ans que je me morfonds sur cette terre accablée de soleil, infestée de moustiques et peuplée d'hommes à l'œil sombre où l'on peut lire la haine de tout ce qui est romain. Et rien n'annonce la fin prochaine de cet exil. Lorsque Balbus m'avait fait obtenir cette procurature de Judée, il m'avait expliqué qu'elle serait une étape dans mon *cursus honorum*. Ma mission, m'avait-il dit, ne durerait qu'un an ou peut-être deux. Et voici qu'on me parle, maintenant, d'une troisième année... Décidément, l'oncle Balbus s'est bien moqué de moi.

Pendant ces deux années, je n'ai reçu aucune nouvelle de lui. Jusqu'à cette lettre qui m'est arrivée hier. Une lettre déconcertante... Je la verse à ce dossier qui, avec diverses pièces accompagnant mes notes personnelles, constituera la chronique de ma procurature en Palestine.

* Le 13 février 64.

Publius Balbus Pison à son cher Lucius

Cette lettre, mon cher neveu, est un appel au secours. Il se trouve, aujourd'hui, que j'ai besoin de toi. Oui, j'ai besoin de tes lumières pour m'aider à déchiffrer le cryptogramme que tu trouveras reproduit sous ces lignes. Il faut que j'y parvienne. Il y va de ma liberté, de ma vie. Je t'expliquerai pourquoi quand je le pourrai. Je n'en ai pas le loisir pour l'instant. Aide-moi donc, mon cher Lucius ! Fais cela pour ton vieil oncle qui t'a toujours considéré comme un fils.

Je t'en remercie par avance.

Porte-toi bien.

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

*

La première chose que j'ai vue en examinant cet étrange carré magique où des lettres tiennent lieu de chiffres, c'est la croix des chrétiens figurée au milieu par les deux *tenet* :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

L'idée m'est venue parce que je connais les croyances de mon oncle : peu avant mon départ en Palestine, Balbus m'avait dit, sous le sceau du secret, qu'il avait embrassé la foi du mage galiléen

qui commençait depuis quelque temps à se répandre à Rome. Ce cryptogramme, sans doute, avait un lien avec les croyances des gens de la secte.

C'est dans cette voie que j'ai commencé à chercher. Et voici ce que j'ai fini par trouver. Si on lit le carré de droite à gauche, ce sont toujours les mêmes mots qui apparaissent :

R O T A S
O P E R A
T E N E T
A R E P O
S A T O R

Si, maintenant, on les lit dans le sens vertical, de haut en bas ou de bas en haut, les lettres du carré composent toujours ces mêmes cinq mots : *sator*, *arepo*, *tenet*, *opera*, *rotas*. En laissant de côté le mot *arepo*, qui n'existe pas dans notre langue, on peut tenter de construire un sens avec ces quatre mots : "le semeur", "tient", "les œuvres", "les roues". On peut y voir, par exemple, une formulation imagée dans laquelle "le semeur" désignerait Dieu... Dans cette hypothèse, "les œuvres" seraient celles des hommes, "les roues" seraient les rouages de l'univers, et le verbe "tenir" serait à prendre au sens figuré de "régler", "diriger". Ce qui pourrait se lire ainsi :

Le semeur (Dieu) dirige les œuvres (des hommes) et les rouages (de l'univers).

*

Cette lecture, qui m'a occupé pendant une partie de la nuit, m'est apparue ce matin comme étant

la seule possible*. Aussi l'ai-je adressée à Balbus, avec une courte lettre où je lui disais mon désir de savoir pourquoi lui, questeur du Sénat romain, occupait son temps à déchiffrer des énigmes... N'avait-il donc pas d'autres occupations ?

La vérité, c'est que je n'avais pas pris au sérieux le ton tragique de sa lettre, ce prétendu danger dont il s'affirmait menacé ; je le disais sans détour, lui faisant remarquer que la gestion des affaires de Rome, décidément, lui laissait du temps libre... Je me moquais de lui, en fait, dans cette lettre que j'ai confiée ce midi au courrier militaire impérial.

* Sur les interprétations que les historiens feront de cette inscription, voir, notamment : Jérôme Carcopino, *Les Fouilles de Saint-Pierre et la tradition. Le christianisme secret du carré magique*, Albin Michel, Paris, 1963.

Trois mois se sont écoulés depuis cet échange de lettres. Trois mois pendant lesquels il ne s'est rien passé qui méritât d'être rapporté. Si je reprends aujourd'hui mes tablettes, c'est parce que la situation vient brusquement de changer. Lors des fêtes de la Pâque juive, des émeutes ont éclaté un peu partout dans le pays et j'ai dû organiser, seul, les opérations nécessaires au rétablissement de l'ordre. Rien ne m'avait préparé à une telle responsabilité. J'ai dû improviser pour faire face à la situation. C'est ainsi, m'avait dit mon oncle, que l'on se forme à la gestion des affaires politiques. Alors disons que je suis désormais formé !

C'est à Jérusalem que la situation a été la plus tendue. La fête des Azymes venait de commencer lorsqu'un de mes centurions a été poignardé dans la rue par un sicaire. C'est la première fois qu'un tel acte se produisait à Jérusalem. Pour rechercher le coupable, j'ai lancé des escouades de soldats dans la ville. Mais comment retrouver un tueur sans visage dans la fourmilière de Jérusalem ? Il m'aurait fallu des informateurs, et je n'en avais pas. Ni informateurs ni témoins : personne n'avait rien vu. Les habitants de Jérusalem protégeaient l'assassin par leur silence. Toute la ville, en fait, était complice de l'attentat. Ne voulant

pas donner l'impression de céder, j'ai envoyé mes soldats fouiller les maisons une à une.

Ce que j'ignorais, c'est que je m'attaquais ainsi à la religion. Les Juifs sont obsédés par l'idée de souillure, ils en conçoivent d'innombrables motifs. Que des soldats romains enjambent le seuil sacré de leurs maisons, qu'ils en foulent le sol de leurs sandales crasseuses, c'était un scandale. Plus que cela encore : un sacrilège. Bref, la révolte grondait dans Jérusalem. Dans les rues, sur les marchés, aux portes de la ville, des groupes d'enfants et de jeunes gens se sont mis à lancer des pierres contre mes soldats. J'ordonnai de ne pas répliquer par les armes, ni même de pourchasser les assaillants. Une seule consigne était donnée à mes troupes : laisser faire, ne pas réagir. Et c'est ainsi que, pendant des semaines, mes soldats se sont fait lapider par des gamins. Certains d'entre eux ont été blessés. Mais c'est surtout leur moral qui en souffrait : mes hommes étaient humiliés de ne pouvoir se défendre. Ils auraient préféré risquer leur vie dans une vraie guerre. J'ai vu un de mes vétérans les plus endurcis en pleurer de rage.

Bien que la fouille des maisons n'ait duré que deux jours, ces troubles se sont prolongés pendant plusieurs semaines. Aujourd'hui, les choses sont à peu près rentrées dans l'ordre. Mais, pendant tout ce temps, je suis resté sur le qui-vive. Je ne pensais plus depuis longtemps à mon oncle et à son étrange énigme. C'est alors qu'une lettre de lui m'arriva. Je la transcris ici *in extenso* :

Publius Balbus à son cher neveu Lucius

Je te prie d'excuser mon retard à t'écrire et, surtout, à te remercier. Ton aide m'a été précieuse

même si, à vrai dire, j'avais moi-même envisagé ton hypothèse de lecture. La seule chose qui me gêne, c'est qu'elle fait l'impasse sur ce mot qui n'existe pas en latin, *arepo*. Il faudra que nous réfléchissions encore sur ce point. Mais, d'abord, je dois t'expliquer pourquoi je m'obstine ainsi à déchiffrer ce cryptogramme. Ce n'est pas, comme tu sembles le penser, une façon d'occuper mes loisirs. Non, Lucius, bien loin de là ! Quand je te dis que c'est pour moi une question de vie ou de mort, c'est malheureusement la vérité. Je vais te raconter comment j'en suis arrivé là.

Les chrétiens de Rome, tu le sais, vivent cachés par crainte des persécutions. Ils se réunissent en secret pour célébrer leurs cérémonies. Ils ont entre eux un certain nombre de signes de reconnaissance, intelligibles à eux seuls. Ce fameux cryptogramme en est un : seul un chrétien – ou quelqu'un qui, comme toi, est bien informé de leurs croyances – peut y voir la croix dessinée par les deux *tenet*. Mais pour ce qui est du sens exact du message les choses restent obscures, même pour les frères de notre communauté. Je n'aurais pas fait appel à tes lumières si elles ne l'étaient pas.

La première fois que j'ai vu ce cryptogramme, pour ma part, c'était à Pompéi*. Il était gravé sur une colonne de la grande palestine où, pendant

* Ce cryptogramme sera exhumé des ruines de Pompéi en 1936 par le professeur Matteo Della Corte. On le découvrira ensuite dans d'autres lieux correspondant à des moments divers de l'expansion chrétienne : de Pompéi (I^{er} siècle) à des villes de France telles que Jarnac, Oppède-le-Vieux ou Loches (Moyen Age), en passant par Budapest (II^e siècle), Doura-Europos en Syrie (III^e siècle), Cirencester en Angleterre (IV^e siècle). Cf. documents en annexe, p. 237.

ton adolescence, tu allais presque chaque jour lancer le disque ou le javelot. Tu ne l'as sans doute jamais remarqué. Moi-même je l'ai découvert par hasard, un jour que je m'étais assis au pied de cette colonne pour regarder les jeux du stade. J'ai tenté en vain de le déchiffrer. Mais je n'ai pas insisté. Je n'avais pas, alors, les raisons impérieuses qui me poussent aujourd'hui à le faire...

Tu te demandes sans doute où je veux en venir. Un peu de patience, mon cher Lucius, j'en arrive au fait : Néron, comme tu le sais, voue une haine farouche aux chrétiens ; il prépare un décret punissant de mort tout citoyen romain convaincu de pratiquer notre culte. L'impératrice Poppée, fort heureusement, jouit d'une grande influence sur son mari. C'est une femme à l'esprit ouvert et curieux. Elle passe pour avoir de la sympathie pour tout ce qui vient de l'Orient, et en particulier de la Judée. C'est elle qui, pour l'instant, aurait dissuadé Néron de publier son décret. Mais les persécutions à venir s'organisent dans l'ombre à l'instigation du sinistre préfet Tigellin. Il y a près de deux mois, une opération de police de grande envergure a eu lieu. Plusieurs frères romains ont été inquiétés, parfois même arrêtés. Des dizaines de maisons ont été fouillées par les sbires de Tigellin. Et parmi ces maisons, mon cher neveu, se trouvait la mienne...

Oui, Lucius, on a osé me faire ça ! A moi, Publius Balbus Pison, descendant de la plus ancienne noblesse romaine ! Quelqu'un m'avait-il dénoncé ? Je n'arrive pas à le croire. Quoi qu'il en soit, ma maison du quartier des Carènes a été fouillée de fond en comble. Et tu devines ce qui s'est passé : on y a découvert, dans la chambre qui me sert de bureau, le cryptogramme de Pompéi

que j'avais eu la mauvaise idée de reproduire sur un pan de mur dissimulé par un coffre. Plusieurs frères se sont fait piéger de la même façon. Tu imagines le désastre. Surtout pour moi, magistrat du Sénat, homme connu de toute la ville... Très vite, je suis devenu le principal accusé dans cette affaire.

Interrogé par Tigellin, je me suis défendu comme je le pouvais. J'ai prétendu que l'inscription était déjà là quand j'avais loué la maison, je n'y avais pas prêté attention, j'ignorais qu'elle pût être un symbole de la secte chrétienne dont, pour ma part, je n'avais entendu parler que par ouï-dire... Voilà, Lucius, le mensonge que j'ai servi au préfet. Inutile de préciser que le rusé Tigellin ne m'a pas cru : ayant noté ma déposition, il s'est contenté de dire qu'elle serait transmise à l'empereur, lequel déciderait de mon sort.

Par chance, il se trouve que je connais Poppée. Je l'ai rencontrée jadis à Pompéi, sa ville natale où elle possède encore plusieurs résidences dont la fameuse Maison des Amours dorés. Depuis qu'elle est devenue l'épouse de Néron, je l'ai revue une fois au théâtre, puis au Palais où j'ai été reçu par elle en compagnie de Sénèque. Nos conversations ont toujours été franches et directes. J'apprécie, je te l'ai dit, l'intelligence de cette femme qui est infiniment supérieure à son empereur de mari. Quant à elle, je crois qu'elle m'estime pour mon franc-parler qui tranche avec l'hypocrisie des courtisans. Bref, nos relations sont cordiales, pour autant qu'on puisse employer un tel mot s'agissant de l'impératrice et de moi... J'ai donc repris espoir lorsqu'un centurion est venu m'informer que Poppée me faisait mander au palais.

Cette scène, Lucius, restera gravée à jamais dans ma mémoire. L'impératrice m'attendait dans un salon du Palais, vêtue d'une longue robe de soie noire. Elle avait une broche de rubis sur l'épaule et une ceinture en mailles d'argent. Ses cheveux blond roux ramenés en arrière étaient ceints d'un bandeau orné de cigales d'or, selon la mode des femmes grecques initiées aux mystères d'Eleusis. La blancheur laiteuse de son teint rehaussait l'éclat de ses yeux verts. Je ne me rappelais pas l'avoir vue aussi belle, et j'en demeurai pétrifié. Je réussis avec peine à bredouiller quelques mots en guise de salut.

Poppée, qui semblait s'amuser de mon trouble, faisait durer le silence. Ses lèvres fines esquissaient un sourire qui ressemblait à une moue enfantine. Enfin elle se décida à parler :

— Sénateur Pison, vous n'êtes pas raisonnable ! Que des esclaves, des portefaix ou des marchands du forum rejoignent la secte des chrétiens, soit. On peut le leur pardonner. Mais vous, non ! Trois fois non !

Je me lançai dans l'histoire que j'avais racontée à Tigellin. Mais je m'interrompis bientôt, paralysé par le regard de l'impératrice. Son sourire exprimait maintenant une franche ironie. Je me sentis rougir comme un enfant pris en flagrant délit de mensonge.

— Vous me comprenez parfaitement, reprit-elle. Et je préfère supposer qu'il s'agit, de votre part, d'un égarement passager. Oublions donc cela. La seule chose qui m'intéresse, c'est cette espèce de talisman en forme de carré magique qui a été découvert chez vous. Selon le rapport que m'a fait Tigellin, ce carré magique est formé des cinq mots suivants : *sator, arepo, tenet, opera, rotas*. Pour Tigellin, il s'agit d'un message secret

à l'usage des membres de la secte. Il a sans doute raison. Mais le sens de ce message est pour moi un mystère. Et vous savez, mon cher Pison, combien les mystères me passionnent...

Je baissai les yeux pour me donner le temps de réfléchir. Que faire ? Mieux valait jouer la carte de la franchise, comme je l'avais toujours fait avec Poppée... Cette décision me redonna un peu d'assurance. Je lui répondis qu'il s'agissait, en effet, d'un symbole chrétien, mais que ni moi ni personne n'en connaissait le sens. Il n'y avait que des hypothèses de lecture. Et je lui expliquai la mienne, celle-là même que tu avais trouvée de ton côté : *Dieu dirige les œuvres humaines et les rouages de l'univers*.

Poppée m'écoutait en silence. Lorsque j'eus fini de parler, le sourire avait disparu de ses lèvres. Deux imperceptibles sillons s'étaient dessinés sur son front.

— Tout cela, dit-elle, est fort intéressant. Le seul problème, c'est ce mot dépourvu de sens, *arepo*.

— En effet, murmurai-je.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Il y a là une difficulté que je n'ai pas résolue.

— Une difficulté ? Vous vous moquez de moi ! Parmi les cinq mots du carré, celui-là est le seul que l'on ne puisse pas lire dans les deux sens, de gauche à droite et de droite à gauche. Donc...

Poppée s'était levée, le visage soudain assombri.

— Donc cela ne tient pas ! Et toute votre explication, mon cher Pison, tombe à l'eau ! Il faudra m'en trouver une autre. Sinon...

Je suivis l'impératrice qui se dirigeait vers la porte. Avant de quitter la pièce, je m'arrêtai sur le seuil :

— Sinon quoi ? balbutiai-je.

— Sachez, mon cher sénateur, que, sans mon intervention auprès de l'empereur, vous seriez aujourd'hui les fers aux pieds au fond d'un cachot. Si je n'obtiens pas de vous la solution de cette énigme, je laisserai les choses aller leur cours. Autrement dit : vous irez en prison. Puis vous serez jugé. Si les juges vous condamnent à mort, ce qui est fort possible, je n'aurai plus aucun moyen de m'y opposer.

Sur ces mots, l'impératrice fit un signe au centurion de garde. Il s'avança pour me raccompagner. Avant même que je n'aie pu la saluer, elle avait disparu dans l'antichambre.

Tu imagines, mon cher Lucius, dans quel état d'agitation je suis rentré chez moi. Le pire avait été évité : j'étais libre, l'impératrice m'avait protégé. Mais ce n'était qu'un sursis ; et mon sort dépendait désormais de mon aptitude à déchiffrer l'énigme... Telle était la situation, aussi cruelle qu'absurde, où me plaçait le caprice de Poppée. Tu comprends pourquoi j'ai fait appel à toi. Je ne t'ai rien dit alors pour ne pas t'alarmer. Mais maintenant tu sais tout. Tu sais à quel point j'ai besoin de ton aide. Car, bien sûr, je me suis remis à la tâche. Depuis mon entrevue avec Poppée, je passe le plus clair de mon temps à travailler sur le cryptogramme. Je fais des hypothèses, j'envisage les diverses pistes possibles. Mais, pour l'instant, rien de nouveau. Si une idée me vient, je ne manquerai pas de la soumettre à ton jugement.

J'ai bon espoir, toutefois, de me sortir de ce mauvais pas. Car j'ai confiance en ma ténacité : un jour, je le sais, l'illumination me viendra. L'énigme dévoilera d'un coup son mystère. Cette certitude m'apaise. Elle m'aide à continuer à vivre normalement. Car je n'ai rien changé, sache-le, à

mes habitudes : j'assume comme avant mes fonctions de questeur au Sénat ; je vois toujours en secret les frères de ma communauté ; je participe, chaque semaine, à ces repas fraternels où nous partageons le pain et le vin avant de louer le Seigneur par des prières et des chants. Si Poppée veut me faire renier ma foi par cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de ma tête, elle en sera pour ses frais !

Je suis bien soulagé, mon cher Lucius, de t'avoir raconté tout cela. Mais je ne voudrais pas que tu t'inquiètes. Je te redis que j'ai confiance. De ton côté, j'espère que tout se passe bien dans l'administration des affaires de Judée. En attendant d'avoir de tes nouvelles, accepte tous mes vœux pour le succès de tes entreprises. Et, surtout, porte-toi bien.

P.-S. Plusieurs Juifs de Rome font partie de mon groupe. Sans renier la religion de leurs pères, ils ont choisi de suivre le chemin du Christ. Récemment, un long débat a eu lieu entre nous pour tenter de savoir qui, des prêtres juifs ou des fonctionnaires romains, était responsable de la mise à mort de Jésus. Comme cette question revient sans cesse entre nous, je me suis demandé si tu ne pourrais pas, toi qui vis à Jérusalem, faire une sorte d'enquête auprès des gens qui ont assisté au procès de Jésus et dont certains, très probablement, sont encore en vie. Le récit d'un certain Marc, qui commence à circuler ici, nous donne des éléments de réponse. Cependant ce chroniqueur n'a pas assisté aux événements qu'il raconte*. Mieux vaudrait trouver des

* Selon les historiens modernes, le premier évangile, celui de Marc, aurait été écrit entre 60 et 64. Marc, comme les

témoins directs. Tu pourrais les interroger pour savoir ce qui s'est réellement passé. Accepterais-tu, par amitié pour ton vieil oncle, de te charger d'une telle mission ?

*

Il m'a fallu un long moment pour me remettre. Mes sentiments étaient divers. J'étais bouleversé de savoir ce qui était arrivé à mon oncle, le terrible danger qu'il avait couru, celui qu'il courait encore puisque sa vie, en somme, n'était plus qu'en sursis... Le pire, c'est qu'il n'avait pas l'air de le réaliser. Et je lui en voulais de cela. Je lui en voulais d'une insouciance qui risquait de le perdre. A moins que ce ne fût sa façon, à lui, d'être courageux ? Oui, c'était certainement cela. Et moi qui avais cru qu'il s'amusait à occuper le temps... Moi qui m'étais moqué de lui ! Je m'en voulais de m'être ainsi trompé sur mon oncle.

Pour ce qu'il écrivait en post-scriptum à sa lettre, c'était tout autre chose. A vrai dire, j'étais stupéfait : une "mission", disait-il. Une "enquête" ! Une enquête sur des faits qui s'étaient déroulés trente ans auparavant... Dans quel but ? A quoi bon revenir sur cette affaire qui, c'est le moins qu'on puisse dire, n'avait pas été à l'honneur des Romains en Judée ? Cela n'avait aucun sens.

Quant aux témoins du procès de Jésus, le seul à détenir la vérité était Ponce Pilate, mon lointain prédécesseur à la procurature de Judée.

trois autres évangélistes (sauf peut-être Matthieu, s'il s'agit du même homme que l'apôtre ainsi nommé), ne faisait pas partie du groupe des douze apôtres. Cf. Michel Quesnel, *L'Histoire des Evangiles*, Le Cerf, 1987, p. 72-73.

C'est lui qui avait instruit le procès du prophète galiléen, c'est lui qui avait fait exécuter son supplice. Or Pilate avait disparu. Démis de ses fonctions après le massacre des Samaritains au mont Garizim, il avait été exilé en Gaule où, disait-on, il avait mis fin à ses jours.

A défaut de l'acteur principal, cependant, il pouvait rester des témoins... Oui, il en restait, je le savais. J'en connaissais au moins un en la personne de Nestorius, un ancien centurion de la garde du prétoire. Cet homme, m'avait-on dit, avait assisté Pilate du début à la fin du procès. Devenu vétéran de l'armée romaine, il avait choisi de rester à Jérusalem où il avait femme et enfants. C'était aujourd'hui un vieillard chenu qui, en vieux soldat qu'il était, me saluait bien bas lorsque je le croisais dans la rue. Ce Nestorius, très certainement, accepterait de me raconter ses souvenirs... Mais à quoi bon remuer ces histoires anciennes ? Oui, à quoi bon ? Balbus, décidément, ne savait plus quoi inventer. Il avait perdu le sens des réalités : au lieu de songer à protéger sa vie, à se cacher ou à s'enfuir de Rome, voici qu'il me demandait cette improbable "enquête"... C'était déraisonnable. A tout point de vue. Il fallait que je lui exprime, sur ce point, un refus clair et net.

Tout en me disant cela, cependant, je savais que je n'en ferais rien... Non, je n'aurais pas le courage de refuser. J'étais incapable de m'opposer à mon oncle. Je lui passais tous ses caprices. C'était comme ça, je le savais. Et, en mon for intérieur, je me préparais déjà à aller voir Nestorius pour l'interroger sur ses souvenirs du procès de Jésus.